

zas qu'ils pourraient trouver qu'avec la permission de leur associé. Arellanos avait fait ce serment, et la mort l'a empêché de le trahir.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'après sa première expédition, il était revenu chez lui, et que c'est à Tubac que le hasard vous a fait faire sa connaissance ? N'avait-il pas une femme à qui il ait pu confier sa merveilleuse découverte ? Le contraire ne serait guère probable.

— Hier, un *vaquero* qui passa par ici m'a appris que la femme d'Arellanos venait de mourir, et, eût-elle la possession de ce secret, l'eût-elle révélé même à son fils...

— Arellanos a laissé un fils ?

— Un fils d'adoption, reprit Cuchillo, car le jeune homme ne connaît ni son père ni sa mère.

Don Estévan laissa échapper un geste involontaire aussitôt réprimé.

— Ce jeune homme sera sans doute le fils de quelque pauvre diable de cette province ? dit-il négligemment.

— Du tout, il est né en Europe et probablement en Espagne.

Arechiza sembla tomber dans une rêverie passagère ; sa tête se pencha sur sa poitrine, comme celle d'un homme qui cherche dans son esprit à rapprocher des dates éparses.

— C'est du moins, reprit Cuchillo, ce qu'a dit le commandant d'un brick de guerre anglais qui vint à Guyamas, en 1811. Cet enfant, qui parlait à la fois espagnol et français, avait été capturé après un sanglant combat entre un cotre de cette dernière nation. Un matelot, son père sans doute, avait été tué ou fait prisonnier. Enfin le commandant ne savait que faire de ce jeune garçon, quand Arellanos s'en chargea et en fit un homme, ma foi ; car, tout jeune qu'il est, il a la réputation d'un *rastreador*<sup>(4)</sup> infatigable et d'un dompteur de chevaux intrépide.

L'Espagnol semblait ne pas écouter Cuchillo, et cependant, il ne perdait pas un mot de ce qu'il venait de dire ; mais peut-être en avait-il assez entendu, ou ce sujet de conversation lui était-il pénible, car il interrompit brusquement le bandit.

— Et vous croyez, dit-il, que, si ce *rastreador* infaillible, cet intrépide dompteur de chevaux sait le secret de son père adoptif, il ne peut pas être pour vous un dangereux concurrent ?

Cuchillo se dressa fièrement.

— Je connais un homme, dit-il, qui ne le cède en rien à Tiburcio Arellanos pour suivre une piste et dompte un cheval sauvage ; et, cependant, ce secret n'est-il pas dans ses mains un secret à peu près inutile, puisqu'il vient de vous le vendre pour le dixième de sa valeur ?

Ce dernier argument de Cuchillo était assez fort pour convaincre don Estévan d'une vérité incontestable, c'est que le val d'Or entouré de tribus indiennes, comme l'avait dépeint le bandit mexicain, n'était accessible que pour une force assez considérable, et que lui seul pouvait disposer du nombre d'hommes nécessaires à sa conquête.

(4) Trouveur de traces.

L'Espagnol rêvait et se taisait ; les révélations de Cuchillo, au sujet du fils de Marcos Arellanos venaient d'ouvrir à ses yeux un autre ordre d'idées qui absorbaient toutes les autres. Disons ici, que, pour des motifs qu'il n'est pas encore opportun d'expliquer, il cherchait à deviner si Tiburcio Arellanos n'était pas le jeune Fabian de Mediana.

Cuchillo, de son côté, réfléchissait à certains antécédents relatifs au gambusino Arellanos et à son fils adoptif, et se gardait de les mentionner pour de puissantes raisons. Mais pour que ce récit puisse, dès son début, marcher débarrassé autant que possible de tout retour sur le passé, ces antécédents doivent être connus du lecteur.

Cuchillo, nous l'avons dit, changeait souvent de nom. C'était sous l'un de ces noms qu'il usait si vite que le bandit se trouvait à Tubac, quand il avait fait connaissance du malheureux Arellanos et s'était associé avec lui. Lorsque ce dernier, avant de commencer une nouvelle et périlleuse excursion, était revenu du préside pour revoir sa femme et le jeune homme qu'il aimait comme un fils, il confia à sa femme seule le but de son expédition et lui laissa même un itinéraire exact de la route qu'il devait suivre. Cuchillo ignorait, du reste, cette particularité.

Mais un fait qu'il taisait soigneusement, c'était que lui-même, après avoir entrevu le val d'Or, avait assassiné Arellanos pour s'emparer seul des trésors qu'il contenait. On a vu comment il avait été forcé de fuir à son tour, sans toutefois perdre le fruit de son crime, puisqu'il profitait seul de la vente de son secret. Nous laisserons maintenant le bandit combler lui-même une étroite lacune en expliquant comment il avait fait connaissance du fils d'Arellanos.

— Néanmoins, reprit Cuchillo en rompant le silence, j'ai voulu avoir le cœur net de toute appréhension. De retour à Arispe, je m'informai de la demeure d'Arellanos, et je fus trouver sa veuve pour l'informer de la mort du pauvre Marcos. Mais, à l'exception de la douleur avec laquelle mon message fut accueilli, je n'ai rien vu, rien soupçonné qui pût me faire croire que je n'étais pas le seul possesseur du secret que je viens de vous révéler.

— On croit facilement ce qu'on espère, dit Arechiza.

— Écoutez, seigneur don Estévan, reprit-il, il est deux choses dont je me pique : c'est d'avoir une conscience aussi facile à alarmer qu'une perspicacité difficile à mettre en défaut.

L'Espagnol ne fit plus d'objections ; il était convaincu non de la conscience sans doute, mais de la perspicacité du bandit.

Quant à Tiburcio Arellanos lui-même, nous croyons superflu de dire ce que le lecteur a déjà compris : c'est que ce jeune homme n'était autre que Fabian, le dernier descendant des comtes de Mediana. Cuchillo vient d'expliquer comment le brick anglais, vainqueur du cotre français, l'avait transporté, après la captivité du matelot canadien, sur une terre étrangère. Là, désormais sans guide pour retrouver sa famille, déshérité des biens de son opulente et